

La forêt que l'on pense

par **Martin Hébert**Professeur, Département d'anthropologie
Université Laval

Nous sommes en septembre 2003, au Centre des congrès de Québec. Plusieurs centaines de personnes sont assises dans une grande salle et discutent tranquillement entre elles en attendant que le premier conférencier de cette séance plénière prenne la parole. Chercheurs, fonctionnaires, industriels et représentants d'ONG de 137 pays se sont rassemblés ici pour prendre part au prestigieux Congrès forestier mondial, douzième édition. Le secrétaire général du Congrès s'avance sur l'estrade. Instantanément, son visage apparaît sur les écrans géants. Il se place derrière le lutrin et considère longuement la salle. Les conversations s'estompent. Il se penche vers le micro et prononce les paroles suivantes : " Nous vous demandons, pour aujourd'hui, d'oublier votre poste important, d'oublier vos responsabilités, d'oublier votre veston et votre cravate et de redevenir un enfant. Nous vous demandons de rêver..."

Ce valeureux appel à l'imaginaire suscita plusieurs tortillements d'inconfort dans l'auditoire. Des participants consultèrent leur programme pour s'assurer qu'ils n'étaient pas tombés par mégarde dans un séminaire de croissance personnelle. Chez d'autres, on put voir les épaules tomber de quelques centimètres : " Catastrophe ! ", semblaient-ils se dire, " seul le rêve peut nous sauver maintenant ". Un troisième groupe, inspiré, hocha la tête avec un air approbateur. Il s'imaginait déjà gambadant en plein éden forestier...

Le scepticisme, le pessimisme et l'utopisme débridé sont trois réactions communes chez ceux à qui l'on propose de s'intéresser sérieusement au rôle des imaginaires dans notre rapport aux territoires forestiers. L'imaginaire a mauvaise presse, et ce, depuis fort longtemps. Platon, dans sa *République*, parlait déjà d'expulser sans aucune autre forme de procès les poètes de la Cité. Il considérait ces fabricants de mensonges comme les pires ennemis de l'ordre public; des fauteurs de trouble qui nous détournent de l'idéal de politiques fondées exclusivement sur ce qui peut être " compté, pesé et mesuré ". Faisant écho à cet appel lancé il y a plus de 2300 ans, les forestiers, les titulaires de territoires et les fonctionnaires ont, de tout temps, voulu comprendre le domaine forestier par de telles opérations de quantification. Pensons à cet article écrit par un auteur, qui crut bon de s'affubler du pseudonyme " Sylvanus ", paru en 1929 dans *La forêt et la ferme*, intitulé rien de moins que " La valeur de la forêt en dollars et en cents ".

Faire tenir un objet pour un autre... n'est-ce pas la définition la plus élémentaire de l'imaginaire ? Comment, ayant chassé les créateurs de métaphores à grands coups de balai de la Cité, nous retrouvons-nous subitement en train de prendre leur place ? Pour répondre à cette question, je vous propose une petite expérience. Platon demande de compter, alors comptons. Fermez les yeux et imaginez-vous une pomme, puis deux pommes, trois, quatre, cinq et ainsi de suite. Rapidement, vous en viendrez à ne plus imaginer

Martin Hébert est professeur d'anthropologie à l'Université Laval. En 2007, il a dirigé un numéro spécial de la revue Recherches amérindiennes au Québec intitulé Les Premières Nations et la forêt. Il vient également de publier, en codirection avec Pierre Beaucage, un ouvrage intitulé Images et langages de la violence en Amérique latine, aux Presses de l'Université Laval.

des pommes individuelles en quantité numériquement exacte, mais simplement " beaucoup " de pommes. Nous pouvons nous équiper d'un super ordinateur capable de dénombrer un gogol de pommes, il n'empêche que, dans notre esprit, il s'agira encore de " beaucoup " de pommes à moins que nous ne commençons à avoir recours à des symboles et à des métaphores. Un gogol de pommes est 10^{100} pommes (ce qui n'est guère plus éclairant) ou, si vous voulez, l'équivalent de si nous prenions toute la matière de l'univers et la transformions en pommes...

L'histoire de notre rapport aux territoires forestiers est incomplète, et probablement incompréhensible, sans une histoire des symboles et des métaphores que nous utilisons pour parler de ces réalités extrêmement complexes. Il y a quelques années, alors que je faisais une entrevue avec un leader des Premières Nations, je lui ai annoncé que l'objectif de ma recherche était d'étudier " les imaginaires de la dépossession relatifs aux territoires forestiers au sein des Premières Nations ". Mon répondant resta interloqué avec raison : " Imaginaire ? ", dit-il, " il n'y a rien d'imaginaire dans cette dépossession ! Elle est bien réelle ! " Avant qu'il n'empoigne son balai pour me jeter hors de sa Cité, je dus donner quelques explications. Nous pouvons parler d'un épisode de dépossession : par exemple étudier les lettres que reçurent Georges et Raymond Sioui en 1900 les accusant d'être entrés illégalement dans le parc des Laurentides et les menaçant que " Pour cette fois [le commissaire] ne procédera pas contre vous [...] mais que si l'offense se répète que vous soyez trouvés chassant ou tendant des pièges dans le Parc, la loi suivra son cours¹. " Nous pourrions ajouter à cet acte d'intimidation un autre, disons l'arrestation de Félix Gros-Louis et de Pierre Sioui en 1910, puis un autre, l'arrestation de Daniel Gros-Louis en 1917 et ainsi de suite. Nous pourrions en ajouter jusqu'à ce que ces épisodes en viennent à s'inscrire dans un processus historique qui s'étend sur des siècles : la Dépossession, grand " D ". Parler de la Dépossession " grand D ", c'est parler des évènements, d'un évènement en particulier, c'est parler du processus. Il s'agit là d'un rapport dans l'imaginaire que l'on nomme une synecdoque, c'est-à-dire, littéralement, " compréhension simultanée ", donc comprendre et exprimer simultanément la partie et le tout. Tout un imaginaire pour comprendre et faire vivre socialement quelque chose de néanmoins bien réel...

L'imaginaire est ce par quoi nous donnons un sens au passé, ce à travers quoi nous nous approprions la complexité naturelle et sociale du présent et, oui, aussi ce par quoi nous faisons quelques excursions dans l'avenir à l'occasion. Alors pas besoin de retrouver votre enfant intérieur, pas besoin d'oublier vos postes importants ou de dénouer votre cravate... vous êtes déjà en train de rêver la forêt.

1. Trudel, F., 1979, *Une bibliographie annotée sur le caribou (rangifer tarandus) du Québec-Labrador*, Québec, Université Laval, p.56.